

Annie Ernaux : le paradoxe de l'intellectuelle ou l'engagement par l'écriture

Frédérique Chevillot
Université de Denver

[...] un[e] intellectuel[le] [...] [est] un être qui
attend passionnément qu'on [la] contredise.

Amélie Nothomb, *Les Combustibles*

Qu'est-ce qu'un|e intellectuel|le ? Pour répondre à la question qui nous occupe, il sera important, en quelque sorte, de « communier sous les deux espèces » ou, du moins, de formuler une réponse dans les deux genres et non sous une seule forme masculine, faussement inclusive. En effet, s'il faut en croire les auteurs — de sexe masculin — du livre devenu classique d'un autre genre, *Les Intellectuels [sic] en France, de l'Affaire Dreyfus*

à nos jours, Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, l'intellectuel [sic] serait « *un homme [sic] du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme [re-sic] du politique, producteur ou consommateur d'idéologie* » (italique dans l'original, p. 15). En voilà, une définition! Parce que je suis *une* intellectuelle ouverte d'esprit, j'imagine qu'Ory et Sirinelli ont bien involontairement péché par omission — comme c'est souvent le cas pour l'entorse sexiste ordinaire —, puisqu'à l'époque à laquelle leur texte a été publié, l'année ténébreuse 1987, notre société demeurait encore dans l'ignorance de l'existence de femmes qui auraient été des *intellectuelles* — la redondance sémantique est ici nécessaire —, en tout cas, de la possibilité de parler au féminin du fait de leur existence. Notons toutefois, au crédit des deux auteurs, que la très grande majorité des personnalités intellectuelles dont il est question dans leur ouvrage sous-titré *De l'Affaire Dreyfus à nos jours* sont, de fait, de sexe masculin. Aussi devons-nous sans doute concéder que la quatrième de couverture annonce sans sourciller :

De Zola à Barrès, de Brasillach à Malraux, de Sartre à Raymond Aron, d'Aragon à Régis Debray, on retrouve dans ce livre les premiers rôles de l'intelligentsia : écrivains [sic], grands universitaires [sic], journalistes [?], tous [sic] aux prises avec l'événement; mais aussi au gré d'hégémonies idéologiques, des crises et des modes, les réseaux d'influence et les solidarités actives où ils [sic] se sont engagés.

De femmes, point ou très peu. Tout de même, à travers l'index qui couvre non moins de treize pages (p. 421-435), on peut reconnaître les noms de quelques *intellectuelles*, dames de salon, artistes, écrivaines et autres femmes d'esprit, avec difficulté toutefois puisque seul le nom de famille ou patronyme (soit le nom du père) des personnalités indexées est donné en toutes lettres, alors que le prénom (qui pourrait révéler le sexe

de la personne concernée) n'est indiqué que par une abréviation. J'ai relevé, au risque de n'en avoir peut-être pas reconnu une ou deux, les intellectuelles suivantes : Arconati-Visconti (marquise); Adam, J. Lambert (M^{me}); Beauvoir (de) S[imone]; Caillavet (M^{me} Arman de); Cardinal, M[arie]; Desanti, D[ominique]; Duras. M[arguerite]; Gréco, J[uliette]; Greffulhe (comtesse de); Grout, B[enoîte]; Gyp (S[ybille]. Martel de Janville, dite); Halimi G[isèle]; Jeanne d'Arc; Loynes (comtesse de); Millet, K[ate]; Ozouf, M[ona]; Séverine (C[aroline] Rémy, dite); Thomas E[dith]; Triolet E[lsa]. Notons de plus qu'à l'exception de Simone de Beauvoir, de Jeanne d'Arc et de Dominique Desanti, ces intellectuelles n'ont droit qu'à une seule et unique page d'indexation. Notons encore que des personnalités telles que Beauvoir, Duras et Triolet ne se voient mentionnées que dans la mesure où Sartre, Robert Antelme (de même que Dionys Mascolo pour Duras) et Aragon le sont également, comme si les unes ne pouvaient aller sans les autres pour recevoir le label d'*intellectuels*, au masculin, bien entendu. M^{me} Arman de Caillavet porte, quant à elle — sans doute pour plus de sûreté — les nom *et* prénom de son époux¹. Bref, ces intellectuelles-là disparaissent — sont portées « disparues », dirait-on — soit derrière le seul nom patronymique, soit

¹ Notons enfin que plusieurs de ces intellectuelles semblent n'être caractérisées comme telles que dans la mesure où nous sommes informées de l'identité des hommes avec lesquels elles entretiennent des relations sexuelles, d'où l'invitation insidieuse à ne reconnaître l'*intellectuelle* que par certaines faveurs sexuelles par elle échangées. Je cite pour exemple l'extrait suivant, situé au moment de l'affaire Dreyfus : « Loin d'avoir périçlité par rapport au siècle des Lumières, les salons continuent alors à occuper une place stratégique dans l'orientation des itinéraires mondains. Chacun des camps a les siens : les antidreyfusards ceux de M^{me} Adam, dominés par Paul Bourget, ou de la comtesse de Loynes, cette dernière notoirement liée à Jules Lemaître, leurs adversaires ceux de M^{me} de Caillavet, maîtresse d'Anatole France, de M^{me} Strauss ou de la marquise Arconati-Viconti. » (p. 52)

derrière leur affiliation sexuelle avec un partenaire masculin reconnu comme étant, lui, *un* intellectuel. Elles sont toutes assurément passibles de la forme grammaticale masculine.

Ainsi, depuis l'époque du célèbre « J'accuse » de Zola, datant du 13 janvier 1898, à l'année de parution du livre d'Ori et de Sirinelli, en 1987 — pas même un siècle —, je compte parmi les 789 noms d'intellectuel|le|s des deux sexes recensés dans l'index des *Intellectuels en France* 19 noms de femmes pour 773 noms d'hommes. Certes, autres temps autres mœurs; conjecturons que le si mal nommé « mouvement de libération des femmes », né vers la fin des années 1960, n'a pas atteint — à peine vingt ans plus tard — sa vitesse de croisière, il serait somme toute *logique* que peu de femmes aient participé à ce que l'on pourrait appeler le « mouvement d'affirmation des intellectuel(le)s² ». Toutefois, ne pourrait-on imaginer que si nous réécrivions aujourd'hui, en 2013, et au féminin, une histoire de la mouvance intellectuelle de l'affaire Dreyfus à nos jours, le nombre recensé d'intellectuelles aurait en un quart de siècle atteint un semblant de parité? La réponse est ambivalente. Il faudrait croire que non, si l'on continuait de limiter la notion toute relative d'*intellectualité* aux seuls soucis définis par une société phallocentrique en déni des hégémonies de genre dont sont victimes les femmes, qu'elles soient — ou se perçoivent comme étant — des intellectuelles ou non. Mais je voudrais également croire que oui, dans la mesure où la notion de ce qui caractérise une personne « aux prises avec l'événement; mais aussi au gré d'hégémonies idéologiques, des crises et des modes, les réseaux d'influence et les solidarités

² C'est ici intentionnellement que la forme du féminin est « mise entre parenthèses » de même que l'ont été les intellectuelles de cette période.

actives où [elle s'est engagée] » (4^e de couverture), pour reprendre les termes mêmes d'Ori et de Sirinelli, serait considérée de l'intérieur de ses expériences de femme au sein de la société dans laquelle elle vit, et non depuis une perspective extérieure à elle, issue d'un regard — et droit de regard — masculin qui lui est, de fait, séditieusement imposé. C'est ce que Pierre Bourdieu met en valeur dans *La Domination masculine* à travers ce qu'il nomme le « paradoxe de la doxa » :

Et j'ai aussi toujours vu dans la domination masculine, et la manière dont elle est imposée et subie, l'exemple par excellence de cette soumission paradoxale, effet, de ce que j'appelle la violence symbolique, violence douce, insensible, invisible pour ses victimes mêmes, qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication et de la connaissance ou, plus précisément, de la méconnaissance, de la reconnaissance ou, à la limite, du sentiment. (p. 11-12)

On ne parle pas au niveau symbolique de la contribution intellectuelle des femmes parce qu'il irait sans dire, soit qu'elles n'ont pas contribué, justement depuis l'affaire Dreyfus, à cette effervescence de la pensée engagée, même et surtout si certaines d'entre elles l'ont fait; soit qu'une femme qui pense ne puisse le faire finalement que comme un « homme » — d'un *genre masculin* tout aussi culturellement et socialement construit que le *genre féminin*, mais dominant, lui... — et passer pour « un » intellectuel, ce qui n'a en soi aucun sens, en tout cas pour les intellectuelles qui se revendiquent comme telles. Tout semble se passer comme si les choses de l'esprit allaient donner l'impression d'être moins nettes si on se mettait à « reconnaître » (pour reprendre le terme de Bourdieu) la façon dont pensent les femmes, parce que justement celles-ci ne le font pas comme les maîtres à penser et autres maîtres penseurs qui leur infligent une violence symbolique. Intégrer la pensée

des femmes en même temps et à travers la diversité de leurs expériences individuelles de la construction genrée de femme qui les étouffent — et non d'une *essence* tout à fait erronée — embrouille et complique l'entendement hégémonique dominant : c'est logique. Il nous faudra donc trouver une nouvelle définition du terme, qui soit inclusive, de *l'intellectuelle*.

Plus intéressante, quoique plus empesée, est la définition « populaire » et fluide proposée par Wikipédia, même si celle-ci rate encore le coche collectif en se donnant pour tâche de définir *un* intellectuel *masculin*, fictivement inclusif :

Un [*sic*] intellectuel est une personne [il y a de l'espoir...] dont l'activité repose sur l'exercice de l'esprit, qui s'engage dans la sphère publique pour faire part de ses analyses, de ses points de vue sur les sujets les plus variés ou pour défendre des valeurs, qui n'assume généralement pas de responsabilité directe dans les affaires pratiques, et qui dispose d'une forme d'autorité.

La définition de Wikipédia a toutefois l'avantage de réintroduire de façon plus moderne la notion dite sartrienne de l'engagement au sein (féminin?) même de sa définition (et pas seulement à des fins publicitaires en quatrième de couverture, comme le font Ory et Sirinelli).

Ce qui définirait la persona sapientiaë

Aujourd'hui, en 2013, personne ne devrait pouvoir s'autoriser à dire que l'intellectuel « est un homme », car si tel était le cas, celui-ci serait tout bonnement un imbécile de laisser passer une telle caractérisation. Il y a à peine un quart de siècle, Ory et Sirinelli tentaient d'exprimer l'idée qu'une *personne* qualifiée

d'intellectuelle pouvait être une *personne* issue « du culturel, créateur ou médiateur, mis[e] en situation de [personne] du politique, [productrice] ou [consommatrice] d'idéologie... ». Je propose donc une nouvelle définition du terme, transcrite ci-après en italique, sur la base des éléments de la définition de Wikipédia, placée ci-après entre parenthèses. L'intellectuel|le est *une personne de création et de révision du savoir à travers le travail de l'analyse et de la réflexion* (« dont l'activité repose sur l'exercice de l'esprit »), *qui assume le risque de rendre sa pensée publique, et donc politique* (« qui s'engage dans la sphère publique pour faire part de ses analyses, de ses points de vue sur les sujets les plus variés ou pour défendre des valeurs »), *et que son identité reconnaissable met en gage* (« et [...] dispose d'une forme d'autorité »). Telle sera la définition de la *persona sapientiæ* dont Annie Ernaux, à travers l'ensemble de son œuvre, est selon moi une remarquable incarnation.

La vie de l'esprit vécue comme une trahison

Originaire du milieu ouvrier / petit commerçant, Annie Ernaux a eu la chance — était-ce un privilège? — de bénéficier du cadeau dignement empoisonné que représentent les études dites supérieures; mais, étudiante boursière, elle se sentira toujours redevable de l'aide financière octroyée par l'Éducation nationale à la jeune femme socialement moins avantagée qu'elle était. Or, cette vie de l'esprit et cette découverte de la pensée seront vécues par elle sous le signe de la trahison. En devenant étudiante de lettres, puis capésienne et professeure de lycée, et plus tard enseignante par correspondance en même temps que romancière, écrivaine publiée et, du même coup, femme publique, Ernaux continuera de se penser « immigrée de

l'intérieur » (2003, p. 35), « transfuge de classe³ », bourgeoise factice, romancière illicite. En exergue au texte qui l'a rendue célèbre au début des années 1980, *La Place*, dans lequel elle raconte la vie de son père, Ernaux citait Jean Genet, autre transfuge d'un genre autre : « Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi » (1983, p. 9). Alors même qu'écrire lui permet de mettre en mots ce qu'elle ressent au fond d'elle-même comme une trahison filiale, sociale et culturelle, son statut d'auteure l'éloigne de ses origines sociales, la propulsant, ce faisant, dans la sphère intellectuelle.

En 2000, la romancière se confiait à Catherine Argand :

...j'appartiens au monde dominant et je ne m'en cache pas. En un sens, mes parents voulaient cela pour moi, très certainement. Mais c'est vrai, je l'ai beaucoup vécu comme une trahison et l'écriture, en raison de l'orientation de mes livres, est une façon de rendre un dû.

C'est donc de l'orientation particulière des livres d'Annie Ernaux dont il sera ici question, du rendu de ce dû. Car de socialement dominée, Ernaux deviendra intellectuellement dominante et la transition / trahison se fera pour elle tout autant dans la douleur du corps que dans celle de l'esprit.

³ Le terme « transfuge » est utilisé par Annie Ernaux elle-même (2003, p. 76). J'emprunte toutefois la formulation « transfuge de classe » au titre donné à sa communication par Lyn Thomas, « La "mémoire humiliée" et sa narration : Annie Ernaux et la communauté des intellectuels transfuges de classe », encore inédite, présentée lors de la conférence de Cerisy-La-Salle, « L'œuvre d'Annie Ernaux : le temps et la mémoire », 6-13 juillet 2012.

Intellectuelle par effraction

Dans le recueil de ses échanges électroniques avec Frédéric-Yves Jeannet, l'écrivaine renvoie de nouveau à Jean Genet :

En 1982 [entre la parution de *La Femme gelée* et celle de *La Place*], j'ai mené une réflexion difficile, qui a duré six mois environ, sur ma situation de narratrice issue du monde populaire, et qui écrit, comme disait Genet, dans la « langue de l'ennemi », qui utilise le savoir-écrire « volé » aux dominants. (Ces termes ne sont pas, comme vous pourriez le penser, excessifs, j'ai eu longtemps — et peut-être même l'ai-je encore — le sentiment d'avoir conquis le savoir intellectuel par effraction). (p. 35)

Non seulement Annie Ernaux pense-t-elle avoir trahi ses origines sociales en s'introduisant dans le monde bourgeois — par son mariage avec un étudiant en droit de la bonne société bordelaise et par ses études de lettres à l'Université de Rouen —, elle perçoit son entrée dans le monde intellectuel comme une « effraction », un acte répréhensible et auto-incriminant, au sein d'une société culturellement hégémonique. Ernaux aura donc, à ses propres yeux, doublement fauté : socialement, en fuyant le milieu parental, et intellectuellement, en s'octroyant une place dans un monde du littéraire et de la pensée, qui ne fait véritablement aucun cas d'elle. Qui plus est, elle jouit du pouvoir et du plaisir que lui procure « la langue de l'ennemi », cette langue qui la rejette socialement, culturellement et littérairement, et pour laquelle elle se découvre pourtant une passion, dès l'adolescence, et plus tard lors de ses études universitaires.

Isabelle Charpentier caractérise en une longue sentence débridée l'ambiguïté extraordinairement existentielle de la position de l'écrivaine dans le monde des lettres :

Femme, écrivain [*sic*] « inclassable », intellectuelle, d'origine populaire et provinciale, élisant le social, traditionnellement ignoble, comme référent littéraire, construisant une position stylistique dans l'absence apparente de style, mais maniant avec une provocation toute jubilatoire la langue et les catégories de représentation des classes dominées, s'appuyant enfin sur un public élargi, dont la qualité sociale apparaît par conséquent douteuse : l'auteur [*sic*] semble cumuler les handicaps, le soupçon de vulgarité pesant sur son œuvre rendant difficile l'accumulation de capital symbolique, seul apte à fournir les profits spécifiques promus et promis (sous conditions) par le champ littéraire. (p. 69)

La dichotomie de la tête et du corps

Très tôt, dans les textes d'Annie Ernaux, la principale protagoniste au centre du texte est attirée par la lecture : « Parmi toutes les raisons que j'avais de vouloir grandir, il y avait celle d'avoir le droit de lire tous les livres » (1981, p. 25). Enfant, le personnage d'Annie Ernaux⁴ découvre la magie de la lecture; toutefois, l'enseignement catholique, misogyne et sectaire, infligé par les bonnes sœurs reprend là où la littérature commençait pourtant de donner : « Bernadette, presque illettrée mes enfants, c'est elle que le bon Dieu a choisie, une humble bergère, modeste, pauvre, croyez-vous que le bon Dieu soit allé chercher des savants, il aurait pu... » (1981, p. 55) Sans autre commentaire de sa part, l'auteure laisse ici entendre le ton doucereux et religieusement condescendant de la mauvaise bonne sœur qui lui inflige une leçon de catéchisme glorifiant l'analphabétisme. Au collègue, elle doit donc résister au

⁴ « Le personnage d'Annie Ernaux » peut ici s'entendre comme « le personnage créé par Annie Ernaux dans le texte » ou comme « le personnage qui, dans le texte écrit par Annie Ernaux, semble être celui qui représente l'auteure, Annie Ernaux ». Au lecteur /à la lectrice de décider...

discours lénifiant de l'enseignement religieux, qui invite les jeunes filles à désirer une humilité illettrée et abêtissante.

Si, d'un côté, les parents de la jeune fille, s'étant eux-mêmes extirpés du milieu agricole, puis de la classe ouvrière en devenant cafetier, pour lui, et épicière, pour elle, poussent leur petite à *bien* étudier à l'école pour lui permettre de « mieux réussir qu'eux », ils ne se rendent pas compte qu'ils lui donnent aussi les moyens de rejeter les valeurs de leur propre classe sociale. Si, d'un autre côté, leur profond désir de donner à leur fille unique la meilleure éducation possible les pousse à l'inscrire à l'école religieuse privée, les père et mère de l'auteure protagoniste ne se rendent pas non plus compte que c'est justement cet enseignement religieux qui va contribuer à biaiser un enseignement qui aurait dû être pour elle épanouissant et libérateur. Toujours dans *La Femme gelée*, amère et sarcastique, Ernaux résume ainsi l'enseignement des religieuses : « Le corps est sale et l'intelligence un péché » (p. 55). Si le corps et la tête sont pour le coup encore séparés, ils se trouvent malgré tout réunis dans une négativité ici faite femme.

Tomber enceinte : chute à la fois existentielle et sociale

Ce sera justement par le corps, *locus* féminin par excellence — puisqu'encore aujourd'hui, nos sociétés modernes ne parviennent pas à reconnaître à travers une langue qui oserait les appeler des *intellectuelles-au-féminin* la notion que les femmes savent aussi se servir de leur tête — que sera signifiée la perte de la protagoniste ernausienne. Si le corps féminin se voulait libéré à l'orée des années 1960, il était encore loin d'être

libre, car il n'accédait à l'amour que dans la mesure où il assumait, seul, les risques de la grossesse, l'alternative étant le droit à l'incarcération conjugale et donc à la consécration sociétale par le biais de la reproduction institutionnalisée. À vingt ans, nourrie des tragédies de l'antiquité grecque et latine tout autant que des grands classiques de la littérature française, Ernaux, comme tant de femmes de sa génération, redoute de façon malade de tomber enceinte : « Impossible de mesurer exactement la force de cette peur. Toutes les tragédies grecques et raciniennes, elles sont dans mon ventre », écrit-elle encore dans *La Femme gelée* (p. 96). Si l'étudiante de lettres ressent et sait apprécier l'intensité dramatique des pièces de théâtre antique et classique, celles-ci restent loin de raconter son histoire de femme à elle. L'écriture semble alors avoir le potentiel de *révéler* par les mots une angoisse de femme, à l'intérieur d'un contexte socio-culturel bien précis, mais cela ne fait pas pour autant partie des usages littéraires.

Comme si la peur panique de ne pas avoir ses règles avait joué un rôle prémonitoire, Annie Ernaux se retrouve enceinte à l'âge de 23 ans. Or, en 1964, l'avortement est illégal en France. La jeune femme doit se débrouiller seule. Les uns après les autres, le petit ami qui l'a « enceinte » — comme on dit de façon un peu plus responsable dans les pays d'Afrique francophone⁵ —, les copains et les copines de fac, le médecin généraliste et moralisateur qu'elle consulte et qui lui prescrit, sans le lui dire, des injections prévenant les fausses couches, tous et toutes se défilent. Dans *L'Événement*, Ernaux écrit sa perception d'une « fatalité » sociale de femme :

⁵ Je remercie Lydie M. d'avoir attiré mon attention sur cet usage de la langue tout aussi grammatical que culturel.

J'établissais confusément un lien entre ma classe sociale d'origine et ce qui m'arrivait. Première à faire des études supérieures dans une famille d'ouvriers et de petits commerçants, j'avais échappé à l'usine et au comptoir. Mais ni le bac ni la licence de lettres n'avaient réussi à détourner la fatalité de la transmission d'une pauvreté dont la fille enceinte était, au même titre que l'alcoolique, l'emblème. J'étais rattrapée par le cul et ce qui poussait en moi c'était, d'une certaine manière, l'échec social. (p. 29-30)

Nous assistons ici à un passage d'une grande violence lexicale au cours duquel la grossesse devient stigmaté d'un sentiment d'infériorité sociale que l'éducation, cette venue *justement* à la posture intellectuelle, n'aurait pas su prévenir. La vulgarité de l'expression de l'auteure — « J'étais rattrapée par le cul » — a pour équivalent l'obscénité culturelle de l'abandon des femmes par le système sociétal. Car la grossesse non désirée et finalement imposée aux femmes à l'époque — pour peu que nos sociétés aient depuis évolué — est une réalité sociale qui n'appartient qu'à une criminelle, avec ou sans tête : en 1964, les femmes qui avortent sont passibles d'amendes et de peines d'emprisonnement. Toujours dans *L'Événement*, Ernaux cite sur une seule page, et sans aucun autre commentaire, le passage suivant, tiré du *Nouveau Larousse universel*, édition de 1948 :

Dr. [droit] Sont punis [*sic*] de prison et d'amende 1) l'auteur [*sic*] de manœuvres abortives quelconques; 2) les médecins, sages-femmes, pharmaciens, et coupables d'avoir indiqué ou favorisé ces manœuvres; 3) la femme qui s'est fait avorter elle-même ou qui y a consenti; 4) la provocation à l'avortement et la propagande anticonceptionnelle. (p. 27)

De nouveau, la lectrice se trouve confrontée à une écriture officiellement anonyme, ici représentée par le très respecté *Nouveau Larousse universel*, toujours plus éloignée de la réalité sociale et corporelle des femmes.

***La littérature n'est décidément pas
au rendez-vous de la vie...***

Annie Ernaux, intellectuelle engrossée d'un nouvel engagement du corps et de la pensée — et non pas d'une seule réflexion abstraitement intellectuelle — se rend compte que la littérature n'est pas au rendez-vous des maux que la société des années 1960 impose aux corps des femmes. Alors que la jeune fille enceinte cherche désespérément l'adresse d'une faiseuse d'ange qui la libérera physiquement — la libération affective se fera un peu... plus tard... par l'écriture — d'une grossesse qui l'aurait empêchée de devenir la femme qu'elle deviendra, Ernaux note, toujours dans *L'Événement* :

Je continuais d'aller aux cours, à la bibliothèque. J'avais choisi pendant l'été, avec enthousiasme, un sujet de mémoire portant sur la femme dans le surréalisme. Maintenant il ne me paraissait pas plus intéressant que la coordination en ancien français ou les métaphores dans l'œuvre de Chateaubriand. Je lisais avec indifférence les textes d'Éluard, de Breton et d'Aragon, célébrant des femmes abstraites, médiatrices entre l'homme et le cosmos. (p. 44-45)

Alors que la jeune fille socialement moins favorisée croyait être sur le point de s'épanouir intellectuellement — ou du moins d'avoir identifié un terrain prometteur d'exploration littéraire à travers des études de lettres que son enseignement religieux avait pourtant tout fait pour dénigrer —, au moment de la crise existentielle et morale la plus intense de sa vie, la littérature et la vie de l'esprit ne sont pas au rendez-vous. Dans leurs livres, les auteurs masculins de son programme d'études font des femmes des abstractions littéraires qui n'ont rien à voir avec la présente réalité de sa vie. Non seulement la littérature n'offre-t-elle aucun écho ni aucun soutien à sa situation humaine, la

jeune étudiante enceinte se sent aussi vidée émotionnellement que vide intellectuellement, comme si sa grossesse la rendait incapable de penser. En cessant d'être « intellectuelle », elle craint de plus rien avoir d'humain :

Tantôt j'espérais être de nouveau capable de réfléchir après que je serais débarrassée de mon problème, tantôt il me semblait que l'acquis intellectuel était en moi une construction factice qui s'était écroulée définitivement. D'une certaine façon, mon incapacité à rédiger mon mémoire était plus effrayante que ma nécessité d'avorter. Elle était le signe indubitable de ma déchéance invisible. (Dans mon agenda : "Je n'écris plus, je ne travaille plus. Comment sortir de là.") J'avais cessé d'être « intellectuelle ». Je ne sais si ce sentiment est répandu. Il cause une souffrance indicible. (2000, p. 45-46)

La jeune fille finit par trouver l'une de ces femmes si nécessaires et si méprisées — la faiseuse d'anges réside à Paris, impasse Cardinet — qui est prête, elle, à lui poser la sonde maudite et libératrice qui la fera avorter; elle se retrouve ensuite seule dans sa chambre universitaire à attendre que « ça passe », se traînant d'angoisse et de douleur sur son lit :

Ça ne passera pas comme ça... [...]. Travailler un auteur du programme peut-être, Victor Hugo ou Péguy. Quel écœurement. Il n'y a rien pour moi là-dedans sur ma situation, pas un passage pour décrire ce que je sens maintenant, m'aider à passer mes sales moments. Il y a bien des prières pour toutes les occasions, les naissances, les mariages, l'agonie, on devrait trouver des morceaux choisis sur tout, sur une fille de vingt ans qui est allée chez la faiseuse d'anges, qui en sort, ce qu'elle pense en marchant, en se jetant sur son lit. Je lirais et je relirais. Les bouquins sont muets là-dessus. Une belle description de sonde, une transfiguration de la sonde... (2000, p. 13)

De nouveau, Ernaux met en parallèle au cœur de son écriture le monde intellectuel à travers la production littéraire officiellement reconnue des « auteurs au programme » et la

réalité physique et affective de jeune femme enceinte, poussée à l'avortement par la précarité de sa situation sociale et financière; ce faisant, elle forge l'écriture d'une nouvelle littérature qui ne sera toutefois pas reconnue comme telle lors de sa parution.

La venue à une écriture politique

Le monde de la littérature, la sphère intellectuelle de nos sociétés modernes, semble n'avoir que faire du savoir des femmes qui avortent, car il leur en coûterait sans doute d'en assumer une trop large part de responsabilité. Quand l'auteure écrit : « J'étais ivre d'une intelligence sans mots » (2000, p. 106), je crois lire un appel à une communauté d'esprit qui saurait trouver et apprécier les mots pour dire, écrire et dénoncer publiquement la colonisation culturelle du corps des femmes. Or, c'est l'écrivaine elle-même qui, en dénonçant l'inexistence d'une telle intelligence — au sens premier du terme latin *intelligentia*, action de « recueillir par les sens » (*Le Petit Robert*, p. 1349) et, ici, à travers la passion du corps féminin —, lui donnera naissance de part l'engagement politique de sa propre écriture.

Dans *L'Écriture comme un couteau*, Frédéric-Yves Jeannet est intrigué par le fait que l'appartenance de l'auteure à « une sensibilité “de gauche” » n'entraîne pas « un engagement explicite, militant de type sartrien (pétitions, etc.) »; il lui demande alors si l'écriture « en tient lieu, remplace l'engagement » (p. 73). Ernaux répond que, non seulement et sans même appartenir à aucun parti, elle se situe politiquement à l'extrême gauche, elle a également soutenu des actions politiques, signé des pétitions et adhéré à des mouvements tels que *Choisir* avec Gisèle Halimi ainsi

que le *MLAC* (Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception) (voir p. 73-74). Loin de « remplacer » l'action politique, l'écriture est pour elle un engagement politique : « Écrire est, selon moi, une activité politique, c'est-à-dire qui peut contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire conforter l'ordre social, moral, existant » (p. 74).

Or, la trahison du monde intellectuel à l'égard des femmes — je ne parle pas ici de la trahison qu'Ernaux ressent à l'égard de ses origines sociales lorsqu'elle devient elle-même une femme de lettres, mais bien de la trahison de l'intelligentsia lettrée, rendue tangible par le biais de la littérature officiellement sanctionnée et institutionnalisée — continuera de sévir dans la vie de l'auteure au-delà de l'avortement de jeunesse au cœur de l'étourdissement conjugal. Contre toute attente, Ernaux épouse le petit ami engendreur d'ange. Ils se retrouvent mari et femme, légalement unis et reconnus en tant que couple hétéro-pratiquant par une société sexiste et homophobe qui les accueille et les étouffe. Toutefois, l'une comme l'autre sont toujours étudiante et étudiant :

Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple modern-intellectuel. Qui pourrait encore m'attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s'enlise doucement. En y consentant lâchement. D'accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence. (1981, p. 130)

Ernaux confirme ici son doigté stylistique réunissant au sein d'un même coup de plume le côté « moderno-intellectuel » du jeune couple studieux et l'aspect lâchement sexiste et injuste de la vie hétéro-normative à deux. Où retrouve-t-on dans la littérature officielle des auteur|e|s du bac ou de ceux (celles?) retenu|e|es pour les concours du Capes ou de l'agrégation, La Bruyère et la cocotte, Verlaine et la sonnerie stridente du compte-minutes dans un même paragraphe? Le jeune couple déménage alors à Annecy, pour le travail de l'époux; le premier enfant paraît. Papa travaille, maman s'occupe de la maison, mais elle s'occupe surtout du petit. En même temps que la rage de la femme gelée s'installe, naît alors l'écrivaine et s'affirme son style :

Version anglaise, purée, philosophie de l'histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts c'est distrayant mais ça tourne peu à peu aux arts d'agrément. J'ai terminé avec peine et sans goût un mémoire sur le surréalisme que j'avais choisi l'année d'avant avec enthousiasme. (1981, p. 132)

Une cinquantaine de pages plus loin :

J'ai eu le capes [*sic*], et je n'en ai éprouvé aucune joie. Il y avait trop de siestes anxieuses, de lavages de layette, de marmites à pression surveillées, d'épluchage de carottes au milieu de l'histoire du roman moderne ou des théories du théâtre. Un coup de chance en plus, il me semblait que le jury avait obscurément récompensé non pas mes capacités intellectuelles mais mon mérite de mère de famille. (p. 170)

Un engagement paradoxalement sartrien?

Si dans l'introduction de leur livre, Ory et Sirinelli situent « [l']entrée dans l'usage commun, sinon courant, du terme *intellectuel* sous sa forme substantivée » au moment de l'affaire

Dreyfus⁶ (p. 7), c'est à Sartre que tout un chacun — sinon toute une chacune — semble attribuer l'ajout du qualificatif « engagé »⁷ : « Jean-Paul Sartre est resté, dans la mémoire collective, le symbole de l'engagement de l'intellectuel. » (Ory et Sirinelli, p. 227) Et les deux auteurs de préciser que Sartre s'est d'abord exprimé sur la question dans « la première livraison des *Temps modernes* », en octobre 1945, ainsi dans *Qu'est-ce que la littérature?*, paru en 1948. Le concept de « l'intellectuel engagé » au sens sartrien du terme — et au masculin exclusif, d'ailleurs; voir l'ouverture du présent article — daterait donc de la Seconde Guerre mondiale, soit. Je voudrais toutefois mettre ici en valeur un passage tiré d'un autre texte de Sartre, *Plaidoyer pour les intellectuels*, paru en France en 1972, dont les trois conférences avaient été développées au Japon en 1965 (Ory et Sirinelli, p. 339). En conclusion de sa deuxième conférence, intitulée « Fonction de l'intellectuel », Sartre s'exprimait en des termes qui paradoxalement nient à Annie Ernaux — par anticipation et métaphoriquement, bien entendu — le statut « d'intellectuelle engagée » au moment même de le lui attribuer. Le philosophe tenait en effet les propos suivants :

Nous voici aux termes de notre recherche. Nous savons qu'un intellectuel [*sic*] est un agent du savoir pratique et que sa contradiction majeure (universalisme de profession,

⁶ Je note, sans pour autant le citer dans mon propre texte, le *caveat* dont les deux auteurs complètent cette affirmation d'ouverture : « Mais à la condition de redresser, au passage, quelques erreurs fréquemment répandues » (p. 7). Je n'entrerai pas non plus dans les détails de ce « redressement » qui sont fort intéressants et qui d'ailleurs mènent à la définition que j'ai également citée en ouverture du présent article. J'en recommande toutefois la lecture aux pages 7 à 15 du livre d'Ory et Sirinelli.

⁷ Voir également à cet égard les pages que lui consacrent Ory et Sirinelli (p. 226-32) pour plus de précisions « historiques ».

particularisme de classe) le [sic] pousse à rejoindre le mouvement vers l'universalisation des classes défavorisées car elles ont fondamentalement la même fin que lui [sic] au lieu que la classe dominante le [sic] réduit au rang de moyen pour une fin particulière qui n'est pas la sienne et que, conséquemment, il [sic] n'a pas le droit d'apprécier.

Reste que, même ainsi défini, il [sic] n'est mandaté par personne : *suspect aux classes travailleuses, traître pour les classes dominantes, refusant sa classe sans jamais pouvoir s'en délivrer tout à fait...* (1972, p. 77; c'est moi qui souligne)

Il est somme toute assez remarquable que Sartre se fourvoie sur toute la ligne quant à la possibilité d'une intellectuelle issue justement de la classe « défavorisée » et que cette dernière ressent une trahison, non pas vis-à-vis des classes dominantes, mais justement à l'égard de la classe ouvrière d'où elle est issue et qu'elle sait avoir abandonnée derrière elle en pénétrant dans le monde bourgeois de l'intellectualisme universitaire, justement. Il serait dès lors grand temps d'abandonner la « notion sartrienne de l'intellectuel engagé » pour un nouveau concept qui serait celui d'une mise en gage — pour reprendre le très beau titre du collectif édité par Thomas Hunkeler et Mark-Henry Soulet, *Annie Ernaux : se mettre en gage pour dire le monde* — de celui *et de celle* qui écrit et qui se sert de l'intelligence au sens premier de compréhension par les sens — par tous les sens, pourrait-on dire, et à tous les sens du terme — que le mystérieux travail de l'écriture et de la pensée permet de mettre à jour.

*

Au terme de cette réflexion, je reviendrai à la définition que j'ai proposée en son début : *l'intellectuel|le est une personne de*

création et de révision du savoir à travers le travail de l'analyse et de la réflexion, qui assume le risque de rendre sa pensée publique, et donc politique, et que son identité reconnaissable met en gage — et j'ajouterai pour Sartre : *quelles que soient ses origines sociales*. Tout au long de sa vie, Annie Ernaux, femme de sagesse et de savoir, ayant atteint aujourd'hui le bel âge de 71 ans, a profondément pensé — sans honte et sans apologie — avec sa tête, avec son cœur et dans son corps de femme. Ce corps de femme, qui aura de tout temps scellé le destin féminin, ce corps si notoirement désiré, objectivé, colonisé, violé, enceinté pour être ensuite délaissé, livré à lui-même et abandonné à ses tourments de corps inconnu par une pensée masculine et dominatrice, est assurément au centre de la réflexion philosophique, éthique et politique d'une intellectuelle de notre époque — à peine en voie de devenir — moderne. Et c'est la présence du corps au cœur même du travail de l'esprit qui fait d'elle une intellectuelle.

Oui, Annie Ernaux est une intellectuelle engagée, car elle prend le risque de mettre son esprit, ses affects, son identité publique et son corps privé de femme en gage. Toutefois, contrairement à l'engagement sartrien, elle ne cherche en aucune façon à imposer d'autorité médiatique ou intellectuelle sur quiconque. Si Ernaux est connue — ou plus précisément reconnue — en tant qu'intellectuelle, c'est parce qu'elle est une écrivaine qui publie intensément et dont la production littéraire est assidument suivie. Lors d'un entretien publié dans le collectif de Hunkeler et Soulet, Ernaux renouvelait, en quelque sorte, ses vœux d'engagement :

Aujourd'hui, l'engagement continue d'être une notion qui fait sens pour moi, comme action par l'écriture sur les représentations des

gens mais je sais aussi que cette action passe par une rigoureuse recherche formelle, la vérité ne sort pas toute nue de soi. (p. 209)

Force est de conclure qu'Annie Ernaux n'est pas une intellectuelle engagée au sens illusoirement sartrien du terme, mais une écrivaine engagée dans son écriture au sens où, à travers son texte, elle met et remet systématiquement en gage tout ce qu'elle sait de son être de femme, de son corps de mère, de son savoir unique de petite fille, d'adolescente issue de la classe ouvrière, de jeune fille boursière de l'Éducation nationale, d'étudiante enceinte n'ayant pas le droit de choisir l'avortement, de jeune femme devenue "petite bourgeoise" et professeure de lycée, devant équilibrer son rôle escompté d'épouse et de mère et son désir de carrière, enfin d'écrivaine aussi louée qu'attaquée par le public comme par la critique. Or, malgré tous les obstacles qui ont jonché son parcours d'écriture de la vie⁸, Ernaux est devenue, en dépit d'une intelligentsia masculine fermée et sexiste qui ne l'a que tardivement reconnue comme telle, *une intellectuelle* engagée par et dans son écriture⁹. Toutefois, au contraire du philosophe existentialiste, Ernaux aura atteint ce statut en n'étant ni homme ni issue de la classe dominante négligemment condescendante à l'égard des classes sociales dominées par elle.

⁸ Je fais ici allusion au titre la toute récente (2011) publication d'Annie Ernaux, *Écrire la vie*, qui réunit la majeure partie des œuvres de l'auteure.

⁹ Je me rends compte que j'ai ici repris, inconsciemment, presque mot pour mot, quoiqu'à un mot près, une formulation de l'introduction de Thomas Hunkeler et Marc-Henry Soulet : « ce qui est sans doute l'une des lignes de force de l'écriture d'Ernaux : son engagement *par et dans* la littérature » (p. 15).

Bibliographie

- ARGAND, Catherine. (2000), « Entretien avec Annie Ernaux », *LiRE*, 1^{er} avril.
- BOURDIEU, Pierre. (2002 [1998]), *La Domination masculine*, Paris, Seuil, coll. « Points ».
- CHARPENTIER, Isabelle. (1999), *Une intellectuelle déplacée. Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux (1974-1998)*, thèse de doctorat de science politique, sous la dir. de B. Pudal, Amiens, Université de Picardie Jules Verne.
- . (1994), « De corps à corps. Réceptions croisées d'Annie Ernaux », *Politix*, vol. 7, n° 27, p. 45-75.
- ERNAUX, Annie (2011), *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto ».
- . (2002), *L'Occupation*, Paris, Gallimard.
- . (2001), *Se perdre*, Paris, Gallimard.
- . (2000), *L'Événement*, Paris, Gallimard.
- . (1997), *La Honte*, Paris, Gallimard.
- . (1991), *Passion simple*, Paris, Gallimard.
- . (1983), *La Place*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- . (1981), *La Femme gelée*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- et Frédéric-Yves JEANNET. (2003), *L'Écriture comme un couteau*, Paris, Stock.

- HUNKELER, Thomas et Marc-Henry SOULET (dir.). (2012), *Annie Ernaux: Se mettre en gage pour dire le monde*, Genève, MétisPresses, coll. « Voltiges ».
- NOTHOMB, Amélie. (1997), *Les Combustibles*, Paris, Albin Michel.
- ORY, Pascal et Jean-François SIRINELLI (2004 [1987, Armand Colin]), *Les Intellectuels en France, de l’Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Éditions Perrin, coll. « Tempus ».
- SARTRE, Jean-Paul. (1972), *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Gallimard.
- . (1948), *Qu’est-ce que la littérature*, Paris, Gallimard.
- WIKIPEDIA, « Intellectuel »,
<<http://fr.wikipedia.org/wiki/Intellectuel>>.

Résumé

Cet article se donne pour but de redéfinir la position de l'intellectuel /intellectuelle dans le monde littéraire d'aujourd'hui. Il n'est en effet plus possible de se limiter à une définition de la position issue du masculin et plus ou moins inclusive du féminin, de ce qu'il faudrait désormais appeler, dans la société actuelle, une *persona sapientia* : une personne sage. Par opposition et en réponse à la définition sartrienne de « l'écrivain engagé », Annie Ernaux se présente comme une intellectuelle qui « met en gage » son travail d'écriture et son corps de femme pour l'édification de la société dans laquelle elle vit.

Abstract

The present essay aims at redefining the position of the "intellectual" in today's literary world. It is indeed no longer possible to limit such a definition to a male-centered position, more or less inclusive of a female perspective, on what should today be called a *persona sapientia*: a wise thinker. In contrast with, and in opposition to, the Sartrian definition of the "engaged intellectual," Annie Ernaux presents herself as an intellectual who "pawns and pledges" her own female body, as well as her body of works, for the enlightenment of the society in which she lives.